

Claude Gros

Fiction ou réalité



Mon nom est Alphonse Valrais. Les faits relatés ci-après ont eu une influence primordiale sur la vie des gens. Ces événements ont eu lieu en 2083, pendant l'été plus exactement, et je me souviens que c'est comme cela que tout a commencé.

Étant pianiste de nuit dans les bars et les clubs des quartiers réservés aux fangeux de la cité je rentrai tôt ce matin là, un vendredi je crois, croisant tels des feux follets quelques figures familières. Je m'engageai dans une des rues typiques de la grande ville où traînaient encore les échoués de l'existence, rescapés de la nuit, traînant leur fardeau en se raccrochant à quelques morceaux épars de leur vie comme à un radeau prenant l'eau de toutes parts. Cette grisaille, j'y étais habitué, elle faisait partie de mon décor, de mon univers, et même mes amis qui étaient souvent eux-mêmes des artistes noctambules se faisaient une raison en entendant leur agent leur dire avec des accents de compassion : « *Au moins tu travailles toi, pense aux autres qui rament et qui n'ont pas de*

contrats ! ». Cela pouvait paraître réconfortant. Il est vrai que mon planning était bien rempli et que les vieux pianos sur lesquels je jouais rendaient un son d'une assez bonne qualité. Non, ce n'était pas les conditions de ce travail qui m'attiraient un peu plus chaque nuit vers le replis sur moi-même, mais plutôt le décalage entre la musique que j'interprétais et ma propre sensibilité sur les thèmes forts de mon existence. Jouer la musique des autres est une chose, mais interpréter ses propres mélodies en leur insufflant l'intime parcelle de son être, ça c'est autre chose. En ce petit matin j'étais assez fatigué, et comme j'allais pousser la porte d'entrée de mon appartement miteux aspirant à une bonne matinée de sommeil, je constatai que la serrure en avait été forcée. En entrant, je découvrais dans le salon le corps sans vie d'un ami de longue date, gisant sur le plancher avec une très vilaine blessure à la nuque. La police alertée, le corps scientifique de celle-ci se penchait sur celui sans vie de mon ami, tandis qu'un inspecteur ayant sûrement des problèmes intestinaux, me soufflait ses questions.

– Vous dites qu'à l'heure du crime, vous donniez votre récital au cabaret *le Bastion* n'est-ce pas ?

Cet homme au visage fermé à double tour pouvait confondre un récital avec un simple job de pianiste d'ambiance, mais en aucun cas il ne donnait l'impression d'être un débutant dans son métier.

– C'est exact inspecteur, de vingt-deux heures à cinq heures du matin, heure à laquelle je m'octroie

une pause en sirotant une boisson offerte gracieusement par la maison. La générosité du patron s'arrêtant là, il me tarde de quitter cet endroit malfamé.

Les enquêteurs prenaient des photos de la scène de crime, et le sifflement des ampoules à décharge des flashs au xénon contribuait à rendre l'événement encore plus dramatique. Je regardai l'inspecteur, qui, blasé, rentrait des données dans son avant bras bionique stockant ainsi dans la mémoire les informations pouvant l'intéresser.

– Bien pratique cet implant. En êtes-vous équipé également Monsieur Valrais ?

– Oui, et c'est d'ailleurs la seule partie de mon corps qui soit modifiée.

– Ce n'est pas comme mon neveu qui en est à son cinquième implant. Si ça continu il n'aura plus rien d'humain. Bien Monsieur Valrais, ce sera tout pour l'instant. Tendez moi votre avant bras que je vous transmette les coordonnées de ma carte. Si quelque chose devait vous revenir en mémoire n'hésitez pas à me prévenir.

L'information enregistrée dans ma banque de données, je programmais l'option qui devait la faire disparaître automatiquement au bout d'un certain temps pour ne pas encombrer inutilement la mémoire temporelle. Au bout d'un moment qui me parut interminable, les enquêteurs finirent de relever les éventuels indices et on emmena le corps de mon ami.

Cela commençait fort, mais je n'étais pas au bout de mes surprises. Plus tard dans la matinée, après avoir dormi un peu, je me rendais dans une des dernières boutiques de la cité où l'on pouvait trouver encore toutes sortes de choses afin d'acheter un produit qui me permettrait de venir à bout du sang séché répandu sur mon érugineux parquet. C'est alors que je devais rencontrer quelqu'un qui appartenait à mon passé d'étudiant à la fac de musique. Ludovic Probant, un personnage assez collant d'après mes souvenirs, puisque surnommé la *glu* mais un élève studieux qui rêvait aussi de devenir musicien professionnel.

– Alphonse... si je m'attendais !

– C'est bien moi.

– Eh bien ça fait un bail. Comment vas-tu mon vieux ?

– Pas trop mal, encore que....

– As-tu fait de la musique ton métier ?

– Oui...Et toi ?

– Ho là, mon Alphonse, les choses ont changé !

– Vraiment ?

– Je t'expliquerai... mais là, je n'ai pas le temps.

– Eh bien cela m'a fait plaisir de te revoir la *glu* et...

– Ne m'appelle plus jamais comme ça !! Tu entends ? Jamais !!

– Ah bon...

– Je t'expliquerai... plus tard...

– Ah parce que nous allons nous revoir ?

– Nous devons nous revoir Alphonse... nous le devons !

En se retournant, il fit tomber des articles posés sur une gondole et passa à travers l'hologramme de présentation.

– Eh bien mon vieux, que t'arrive-t-il, tu n'as pas l'air dans ton assiette !

C'était bien plus que cela en fait. Il paniquait vraiment. Aussi, quand il me demanda de lui donner mon numéro d'audio-visuel il me sembla que je devais m'exécuter. Il inscrivit à la hâte mes coordonnées sur la paume de sa main et sortit du magasin sans rien avoir acheté. Il pleuvait à présent sur la cité et c'est en rasant les murs, courant d'abris en abris, que j'arrivai jusque chez-moi. Un peu plus tard alors que j'utilisais le produit que m'avait conseillé de prendre la commerçante, la sonnerie de l'audio résonna dans la pièce et me tira de mes pensées. Comme je me connectais j'entendis la voix de Ludovic un peu avant qu'il n'apparaisse à l'écran.

– Alphonse je suis en danger comme ton ami Patrice Leroux l'était, et comme tu l'es également !!

La stupeur cédant le pas à la curiosité je demandai en rafale :

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Dans quoi vous êtes-vous fourrés Patrice et toi ? Et qu'est-ce que j'ai à voir avec tout ça ? !

– Je ne peux pas te le dire par audio-visuel. Il faut que je passe chez toi...ce soir.

– Hein ? ! Mais je ne peux pas ! Allô... Ludovic ?

La nuit venue, la pluie venait fouetter par rafales le velux du salon et un vent violent sifflait à travers les interstices de la gouttière. Il entra rapidement et je repoussai la porte derrière lui. Son vêtement dégoulinait et une sourde intuition me fit me dire que cet homme trimbalait avec lui une somme colossale d'emmerdements et que j'allais être aux premières loges pour en profiter.

– J'ai très peu de temps devant moi, aussi écoute-moi avec la plus grande des attentions. Notre rencontre à la boutique du coin n'était pas le fruit du hasard Alphonse et ce que je vais te dévoiler relève de la plus grande précision. Avant tout, il faut que tu saches que ton ami Patrice était un espion.

– Quoi ? ! Tu veux dire...

– C'est cela.

– J'adore les très vieux films d'espionnage mais...

– Il travaillait pour la DGSS, et ses missions concernaient la défense du territoire. Le fait qu'il ait été tué chez toi prouve qu'il voulait te parler, et peut-être aussi, te remettre quelque chose de particulier.

– De particulier ? Cette conversation devenait de plus en plus surréaliste et j'avais besoin d'un remontant. Je me versai une grande rasade de bourbon de trente-cinq ans d'âge tout en montrant un deuxième verre à celui qui était resté immobile depuis son entrée dans le salon.

– Oui tu as raison... pour moi aussi.

A cette heure-ci, j'aurais dû être au club derrière mon piano et avec l'excuse que j'avais servie au patron, c'était couru d'avance, il me faudrait trouver un autre job.

– Dis-moi, après le départ de la police tu n'as rien trouvé qui ne t'appartienne pas ?

– Non. Mais tu sais je n'ai pas eu le temps de faire le tour de l'appartement, tout ça me tombe dessus et s'il n'y avait pas eu le corps de Patrice dans mon salon, je croirais que tout cela relève de l'affabulation pure et simple nom de Dieu !

– Calme toi Alphonse. Si tu le veux bien, nous pouvons jeter un coup d'œil.

– J'aimerais bien savoir si on n'est pas surveillé en ce moment par ceux...

– J'ai une longueur d'avance sur eux et ils ignorent que je te connais.

– Et que cherchons-nous au juste ? Un microfilm, un papyrus ou le manuel du parfait petit espion ?

– ...

– Bon alors... quoi ?

– Une Bible illustrée.

La réponse que me donnait cet ancien élève de la faculté de musique établissement qui est au sérieux, ce que la marée est à la lune, finissait de me plonger dans un abîme de réflexions. J'entrai dans la chambre, et voilà que posée sur la table de chevet trônait le livre Saint dans sa reliure en noble cuir marron.

– Voilà ce que Patrice a amené. Viens Alphonse, suis-moi sous la lumière de ton séjour, tu vas comprendre à présent.

L'éclairage de ma chambre était de fait trop tamisé. Il ouvrit la Bible à la page dix et me fit constater qu'un superbe dessin venait en orner la marge. Le vent redoublait d'intensité, faisant gémir les panneaux de bois du chien assis surplombant la rue d'Alsace. Je me penchai un peu plus sur le dessin, que je pus voir encore plus nettement en positionnant le livre Saint sous un meilleur angle.

– Une Bible rédigée en suédois et décorée de gravures...nous voilà bien avancés. Quel rapport avec tout ça ?

J'avais demandé cela à celui qui était maintenant plongé dans une intense réflexion, fixant le texte rédigé en langue étrangère, probablement du Suédois d'après ce que j'avais retenu de l'inscription qui figurait au bas du tableau d'un peintre remarquable originaire de ce pays installé dans une allée secondaire du Louvre.

– Il y a quelque chose à comprendre... et à comprendre très vite. Écoute, je dois partir, et je pense que le meilleur endroit pour que la Bible soit en sécurité est ici.

– Tu déconnes ? !

– Du calme. Personne ne sais que nous nous connaissons ou alors nous ne serions...